

L'EVENEMENT

D U J E U D I



Le Précepteur

*d'après Jakob Lenz,
mise en scène
de Sylvain Maurice*
Dans un cadre théâtral quasi guignolesque, les comédiens (dont les excellents **Nadine Berland** et **Yvan Duruz**) empruntent leur maquillage, leur élocution et leurs grimaces aux excès de la commedia dell'arte et du cinéma burlesque muet. Avec une légèreté trompeuse et une parfaite cohérence, Sylvain Maurice extrait quelques tableaux, somptueux de simplicité, de l'œuvre maîtresse de Jakob Lenz; lumineuse et noire critique des patriarcats de tous ordres. P. N.
Jusqu'au 19 mai, La Tempête, Cartoucherie de Vincennes.
43.28.36.36.

semaine du 2 au 8 mai 1996

LE FIGARO

premier quotidien national français

Théâtre de la Tempête/Cartoucherie

Huis clos en noir et blanc

*Sylvain Maurice a adapté et mis en scène « Le Précepteur »
de Jakob Lenz, dans un style proche du cabaret.*



Yvan Duruz et Michel Quidu dans *Le Précepteur* d'après Lenz. (Photo Eric DFerval.)

Sylvain Maurice est un adepte des spectacles courts. Il travaille la concision, la précision, l'effacement suggestif au lieu du trait appuyé. Ainsi dans *De l'aube à minuit* de Georg Kaiser, il avait judicieusement enfermé ses comédiens dans un petit cadre de scène, symbole de l'étroitesse de la vie de son héros. Pour son nouveau spectacle, *Le Précepteur* d'après Lenz, qu'il a concentré en un spectacle d'une heure et demie, il a, au contraire, laissé ses comédiens en toute liberté, dans « un jeu poussé vers quelque chose de stylisé, dans un esprit de cabaret » dit-il.

A partir de cette histoire sombre où un précepteur, pour se punir d'avoir séduit son élève, se castré puis rencontre une femme qu'il aime et qu'il va épouser, Sylvain Maurice cherche à saisir l'incongru, la névrose qui guette. « *Lenz est porteur d'une dramaturgie qu'on pourrait qualifier de tragi-comique, souligne le metteur en scène. On ne sait pas si on a le droit de rire. Lenz est un contemporain du jeune Goethe, il est anti-idéaliste, c'est un précurseur de l'expressionnisme.* »

Maquillages blancs, costumes sombres, l'inspiration plane plutôt du côté de Karl Valentin et de Buster Keaton, loin du XVIII^e siècle. Avec

l'aide de Jörg Stickan le traducteur, Sylvain Maurice a modernisé la pièce qui fut montée par Antoine Vitez et Bernard Sobel dans les années 70. « *Lenz est moderne dans les thèmes abordés : la liberté, la sexualité, la condition sociale, précise-t-il. Je vois dans la pièce un monde névrotique, un lieu où l'on observe les comportements humains. Je m'appuie sur le fait que Lenz est devenu fou après avoir écrit le texte. Il y a une donnée très autobiographique.* »

Après Lenz au Théâtre de la Tempête, Sylvain Maurice reprendra au Théâtre de l'Atalante, *Un fils de notre temps*, d'après Horvath, après l'avoir créé l'an dernier au centre culturel d'Aubergenville où le metteur en scène est en résidence. Il a adapté le roman en un monologue d'une heure que joue Michel Quidu, son « précepteur » de Lenz.

« *Les petites formes sont nécessaires au théâtre* conclut-il. *On est sur un terrain d'humilité.* »

Caroline JURGENSON

Jusqu'au 19 mai, 20 h 30, sauf les mardis et jeudis à 19 h 30. Un fils de notre temps du 22 mai au 26 juin à l'Atalante.

Coups de THÉÂTRE

SYLVAIN MAURICE,

Loin de l'éclectisme post-moderne de certains metteurs en scène, d'un esthétisme creux et flatteur, allant un peu partout et finalement nulle part, Sylvain Maurice, par la continuité des auteurs qu'il monte, par la cohérence de ses choix stylistiques, poursuit un travail théâtral passionnant, dont les principaux jalons, Kaiser, Lenz, Horvath, révèlent crûment ce qu'ils ont encore à nous dire aujourd'hui. Evidences d'une parole, souci constant de plasticité, sobriété des moyens, intensification des effets, découpage rigoureux, inscription dans des formes simples et pregnantes, tout semble, chez Sylvain Maurice, concourir à une concentration du langage théâtral, ouvrant à une énergétique, autant sinon plus qu'à une esthétique, résolument moderne. Nous avons voulu aller plus loin, en interrogeant Sylvain Maurice (qu'on retrouve en juin à l'Atalante) sur son univers et ses grandes options de mise en scène.

Pierre CORCOS

C. de T. : Entre Kaiser, Horvath, Lenz, il semble y avoir chez vous un intérêt marqué pour la "germanitude", et notamment l'expressionnisme : s'agit-il uniquement d'un goût personnel ou êtes-vous sensible à l'actualité d'un style ?

Sylvain Maurice : Je pense qu'il y a une actualité de ces formes... Pas toujours une actualité de ces contenus qui pourraient paraître désuets (encore que cela puisse se rediscuter), mais je pense qu'ici la force se trouve dans la modernité des formes. Si l'on prend *De l'aube à minuit* par exemple, on découvre une pièce qui montre remarquablement un parcours d'homme intimement lié au lieu décrit par le poète. Et la scénographie doit s'emparer de cette interaction entre le psychisme du héros et la symbolique des lieux. Ce qui est très moderne, songeons au film *Brazil* par exemple. Condensation temporelle aussi. Enfin mixité du tragique, du comique et du symbolique... Et puis on est toujours aux extrêmes : par définition l'expressionnisme est antithétique, à la fois dans l'extase et l'angoisse, le rire et les pleurs. Ce qui est très moderne, je pense, et il se trouve en plus que cela correspond à ma sensibilité !

C. de T. : Il s'agit aussi d'auteurs en rupture, qui n'occupent pas des positions centrales, comme Goethe par exemple.

S.M : Le sentiment que j'ai, c'est qu'il y a plus de liberté dans ces auteurs que chez les auteurs néo-classiques. Mais Horvath est maintenant réévalué, il restera dans les temps futurs un auteur important. Par ailleurs n'oublions pas que Kaiser était à l'époque l'auteur le plus joué, encore que sa production dramatique reste très inégale.

C. de T. : Il me semble que vous accordez une importance notable à la plasticité de la scène : suite de plans, et même de tableaux, parfois de facture expressionniste. Qu'en pensez-vous ?

S.M : J'essaye toujours de faire entendre un texte, et que la dimension picturale ne soit pas un obstacle mais un enrichissement. Je souhaite mettre les choses en avant pour qu'elles s'entendent avant tout, mais il y a souvent aussi une dimension de mémoire. Et cauchemardesque : "flash-back", noir et blanc, brouillé, encore obscur, déformé... Ce qui revient aussi à la question des extrêmes dont je parlais tout à l'heure, de ce comique et tragique mis ensemble. *De l'aube à minuit* marque un peu un extrême de cette recherche plastique, dont le dispositif scénique est constructiviste (symétric, plans droits et parallèles aux spectateurs), mais c'est le traitement de la lumière qui l'a rendu expressionniste.

C. de T. : Dans "Le Précepteur", ce qui est très intéressant, c'est le découpage, et le montage serré, dynamique. Il y aurait presque une recherche cinématographique...

S.M : On est dans un monde qui va vite, où tout est elliptique, où les liens logiques n'ont plus besoin d'être donnés. Ce qui est déjà contenu dans Lenz : un certain nombre de liens narratifs classiques ne sont pas exposés, il n'y a pas d'unité de lieu, l'unité de temps est problématique, et l'unité d'action gomme certaines causes et conséquences, sous-entendues par l'auteur. La difficulté et l'intérêt se trouvent là. J'ai développé toutes ces dimensions en songeant à l'idée du cercle, ou de la ronde infernale, une des constantes de mon travail. Ainsi l'on entend cette ritournelle, indiquant une narration tournant sur elle-même, un temps tragique avançant sans avancer.

C. de T. : Pour "Un fils de notre temps", la difficulté réside en ceci qu'il s'agit d'un bref roman et à la première personne.

S.M : Un roman qui est à la première personne du singulier permet une incarnation plus grande que si le narrateur est extérieur à l'action. Le jeu permet déjà une prise de parole immédiate par l'acteur. Pour moi, il s'agit d'une confession d'un acteur au public. L'acteur, immobile, porte tout. Nous avons essayé de trouver un moment-clé permettant que cette parole s'épanouisse et s'intensifie : il se trouve à la fin du roman, le personnage agonise, couvert de neige, et tout se déroule en un "flash-back". La multitude des images et pensée reviennent comme chez un mourant. Il s'agit de dire aux vivants - les spectateurs - ce que lui, le héros, a vécu dans son temps. Double effet de mémoire : celui qui marque le passage de vie à trépas, et mémoire historique, souvenir de ce qu'a été ce temps affreux. Mise en garde, dont la dimension morale ne doit pas être évitée, aux spectateurs.

C. de T. : J'ai l'impression que ce qui caractérise vos mises en scène, c'est la concentration, l'énergie. Tout est ramassé autour de formes simples. Refus

du bavardage et de l'enjolivure, mais formes pregnantes, intenses. Seriez-vous d'accord avec cette caractérisation ?

S.M : Tout à fait. Le caissier, dans *De l'aube à minuit*, à un moment répond à la question "Qu'est-ce que vous désirez ?" ceci : "Des pointes, des pointes, parce que les pointes sont les concentrations de toutes les choses"... Les concentrations de toutes les choses, j'aime bien cette idée-là, c'est-à-dire une réalité très intense, qui veut se libérer. Il y a à la fois cadrage, resserrement, et libération. Ce n'est pas toujours facile à réaliser, mais ce serait l'idéal !

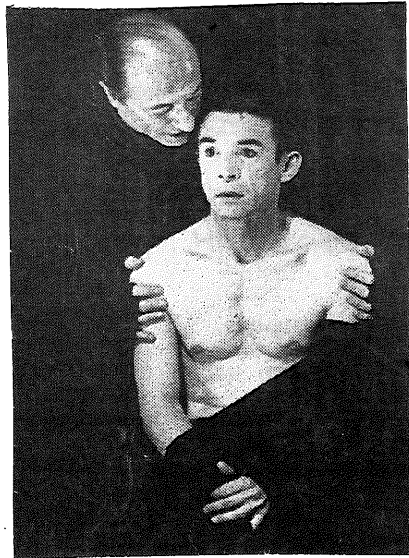
La Terrasse

le mensuel des rendez-vous de la culture

Le précepteur au
Théâtre de la Tempête

ne les rattrape. C'est de cette façon que le jeune Laüffer devient précepteur pour le compte du Commandant Von Berg. Domestique brave et cultivé, menacé de mort pour avoir déshonoré Gustine, la fille du Commandant, Laüffer, pris de remords, se châte et renonce définitivement au plaisir, sous l'influence d'un maître d'école qui pense que le bonheur est une affaire d'enseignement et de vertu. Mais Laüffer (volubile Michel Quidu), qui a encore assez de désespoir pour séduire, finira tout de même par épouser une jeune et robuste paysanne. Entre ironie, farces de gamin et langue de bois, Sylvain Maurice donne à cette satire sociale un brin de poésie et d'innocence, mais aussi des allures de Grand-Guignol où les enfants, tristes marionnettes qu'on manipule, échappent au pathétisme sous le coup du bâton. Empruntant au genre burlesque les traits de la caricature et le comique des situations, Sylvain Maurice resserre sa mise en scène autour de Laüffer, ce personnage naïf et optimiste à en crever, qui, faute de ne pouvoir trouver sa place, se contentera de celle qu'on lui donne. Avec un montage rythmé de la pièce, qu'il découpe en une série de tableaux et de courtes scènes, Sylvain Maurice - soutenu par la traduction de Jörg Stickan - réalise avec le plus grand sérieux un spectacle humoristique, efficace et cruel.

Valérie Librati



© LE PRÉCEPTEUR

d'après Jacob Lenz, mise en scène Sylvain Maurice

Le chemin de croix d'un fils de pasteur écrasé par son éducation et l'autorité abusive d'une société patriarcale.

Oscar Wilde disait que bien élever ses enfants, c'était surtout les rendre heureux. Ici, on aime à sa manière et on marche à la baguette, selon de vieux principes régis par l'autorité paternelle. Sur cette scène nue et sombre comme un tableau d'écolier, les fils craignent Dieu et sont obéissants, les pères règlent leur avenir et décident de leurs amours. Dans tous les cas, les Grands mangeront les Petits, avant même que le malheur

Jusqu'au 19 mai les mardi et jeudi 19h00, du mercredi au samedi 20h30 et dimanche 16h00 au Théâtre de la Tempête, La Cartoucherie Route du Champ de Manœuvre 75012 Paris. Tél. 43 28 36 36

MAI 1996

le Parisien

« LE PRÉCEPTEUR »

Un des pionniers du mouvement romantique allemand, le poète et dramaturge Jakob Lenz (1751-1792) mena une vie errante et difficile. Révolutionnaire, il combattit l'exclusion et les rigidités sociales d'une plume vigoureuse et satirique, tout en chantant ses souffrances et son mal d'amour.

« Le Précepteur » reste une de ses grandes pièces. Aux trois heures et demie originelles, Sylvain Maurice a préféré un montage raccourci de moitié sur le drame (inspiré d'un fait divers) de ce précepteur, Lauffer, terrorisé par un père pasteur, oppressé par ses employeurs mais amoureux de leur fille, son élève.

Sur le rythme d'un film muet, ce travail de théâtre en noir et blanc est rugueux, d'un expressionisme poussé jusqu'à la farce.

L'homogénéité de la troupe donne heureusement densité et impact à un propos désuet.

A.D.

► A 20 h 30 mercredi, vendredi, samedi, 19 h 30 mardi et jeudi jusqu'au 19 mai. Théâtre de La Tempête, La Cartoucherie, Route du Champ-de-Manœuvre, XII^e. 110 F. TR : 80 F. Le mercredi, tarif unique : 50 F. Tél. 43.28.36.36.

11 Mai 1996

★★★ **Le Précepteur**

Malaise dans la génération des enfants, écrasés sous le joug de leur père. Et l'arrivée du précepteur, trop érudit pour ce qu'on lui demande, met à mal le fragile équilibre familial. De la pièce de Jakob Lenz, Sylvain Maurice fait ressortir l'ironie grâce à une mise en scène impeccable et au talent de ses comédiens. V. J.

☛ **Cartoucherie, Théâtre de la Tempête, 75012 Paris, (16-1) 43-28-36-36. Jusqu'au 19 mai. De 50 à 110 F.**

Théâtre

Le Précepteur

Un jour en Livonie, une jeune noble fut séduite par son précepteur et cela fit scandale. Jacob Lenz (1751-1792) partit de ce fait divers et de son expérience — il exerça quelque temps ce métier de domestique cultivé — pour écrire, à 23 ans, cette pièce étonnante, à la fois burlesque et rageusement accusatrice : Lenz y dénonce le préceptorat, qui maintient l'organisation archaïque de la société, et la mainmise des adultes sur les jeunes gens. Ici, le précepteur en vient à se châtrer, après avoir été moralement castré par les interdits sexuels. Dans son adaptation et sa mise en scène, Sylvain Maurice a accentué l'aspect non-linéaire de la pièce, découpée en séquences. Les acteurs jouent comme des pantins articulés, à l'intérieur de petites boîtes : ils ne sont pas des êtres de sang, dotés de psychologie, mais des figures, des *expressions* — on a vu Lenz comme un précurseur de l'expressionnisme. Le résultat est intelligent, vif, réjouissant.

M.-E. A.

*Le Précepteur, Théâtre de la Tempête,
Paris XII^e, tél. : 43 28 36 36.
Jusqu'au 19 mai.*

La vie ouvrière



Eric Derval

THÉÂTRE

PARIS / LA TEMPÊTE

Le précepteur

Ce temps est-il révolu où les parents rêvent d'un avenir si grandiose pour leurs enfants qu'ils en arrivent à les rendre névrosés et psychopathes à force de parler en leur nom et de décider à leur place ? Peut-être pas, répond Sylvain Maurice qui adapte et met en scène avec justesse et finesse *Le Précepteur*, une pièce autobiographique de Jakob Lenz écrite en 1772 et pourtant aux résonances si contemporaines. Du fils ou du père, lequel est le plus névrotique dans une société où libertés de penser et d'agir semblent inexorablement étouffées par le poids des conventions ou de la religion qui régissent les rapports humains ? Une peinture de mœurs tragi-comique, que le metteur en scène rend lumineuse grâce à un talentueux travail de précision sur le geste et la lumière. Une pièce de théâtre à multiples facettes, où chaque saynète s'apparente à un coup de pinceau supplémentaire magistralement exécuté par les comédiens de la compagnie Had Hok. Vraiment, un régal des yeux et de l'esprit... Y. L.

Sylvain Maurice, qui connaît bien le domaine allemand et s'est déjà distingué pour avoir mis en scène la saison dernière De l'aube à minuit de Georg Kaiser, confirme ses compétences et ses capacités talentueuses, avec la mise en scène du Précepteur de Jakob Lenz (1751-1792) au théâtre de la Tempête. Jakob Lenz est un grand humaniste; il est mort fou et solitaire à quarante ans, à Léninegrad.

Sylvain Maurice considère Jacob Lenz comme un précurseur de l'expressionnisme allemand, l'ancêtre de Wedekind, Horvath ou Kaiser.

La mise en scène est intéressante parce qu'elle opère de façon scénaristique; le spectacle est une succession de tableaux dans lesquels Sylvain Maurice met en évidence le côté comique et grotesque des personnages de cette société hiérarchisée.

Un précepteur vient dans une famille noble pour s'occuper des enfants. Mais comme ce précepteur est de basse condition, il va apporter le chaos. Il sera lui-même brisé puisque, après avoir séduit la fille de la maison, il se castré ensuite... Ce jeune précepteur ne peut pas s'accomplir, ne peut pas révéler ses sentiments, laisser aller son désir.

Lenz montre donc une société qui domine l'homme. Dans le même temps, Lenz montre aussi la castration de la femme par l'homme, car c'est une société de mâles qui vieillissent à ce que les hommes se transmettent le pouvoir. La femme n'est là que pour le décor : elle est bienfaitrice et jolie. C'est le seul lot qui lui est donné.

Sylvain Maurice dénonce cette société figée dans sa mise en scène : on rit beaucoup; mais en même temps on réfléchit sur le côté tragique.

C'est un véritable moment de bonheur théâtral.

Véronique Hotte

LA CROIX

L'ÉVÉNEMENT

Précepteur

d'après Lenz

■ Traitant tout autant de l'instruction et de l'école que des rapports enfants-adultes, ce texte écrit dans l'Allemagne du XVIII^e siècle a tout du parcours initiatique grave et drôle. Mis en scène par Sylvain Maurice dans le cadre d'un théâtre à l'italienne aux allures de théâtre du monde, il se fait théâtre de marionnettes savant et joyeux. Pas de décor sur le plateau, mais un fond et des costumes noirs pris dans des cercles et des rais de lumières qui recréent les espaces de jeu. Ceux d'une distribution qui sait jouer aussi bien du subtil que du grotesque dans le grand choc de la passion et de la raison.

*Théâtre de la Tempête à Paris. Tél. :
(1) 43.28.36.36.*

La Croix du Midi

CRITIQUE

"Le Précepteur"

Dans cette pièce un peu incongrue, assez dérangeante mais particulièrement bien interprétée, l'angoisse vécue par l'auteur, Jakob Lenz, s'apparente à l'inquiétude profonde que traduit l'œuvre de Kafka. C'est peut-être ce qui en fait la profonde originalité. Sylvain Maurice, par son adaptation enlevée et sa mise en scène accrocheuse, a su en faire une pièce dense pour tout public. Il s'agit de l'éducation des enfants, sujet brûlant qui passionne autant en cette fin de siècle que lors de sa création à la fin du XVIII^e siècle.

Dans "Le Précepteur", si l'individu succombe sous les coups d'une société stratifiée, le motif central de la pensée repose sur l'impossibilité de satisfaire le désir inspiré du désarroi personnel de l'auteur qui le conduira à la folie. La juxtaposition d'éléments comiques et de motifs tragiques donnant du rythme au spectacle et aident à digérer la noirceur du propos. Le message c'est d'abolir le préceptorat, symptôme de l'organisation archaïque de la société de l'époque.

Le propos pour Lenz est que les projets des pères pour leurs enfants sont excessifs, dévorants et parfois "castrateurs" puisque ce jeune précepteur en arrivera à l'acte ultime pour abolir physiquement ce que le père adoptif avait déjà fait moralement.

Vers les salles parisiennes

Les élèves de seconde 2 du lycée Las Cases de Lavour, qui

ont réalisé la maquette, ont été sensibles au message, ainsi qu'en témoignent les extraits qu'ils ont retenus notamment ceux concernant la liberté "Sans liberté, la vie décline et régresse. Un homme qui renonce à la liberté étouffe dans la fleur, les joies les plus douces de la vie. La liberté c'est l'élément naturel de l'homme...".

Par cette approche du théâtre les lycéens accomplissent leur mission d'ouverture des jeunes aux problèmes de la société mais également aux difficultés d'être de chacun dans l'existence. Grâce à la Scène Nationale, Albi a eu la faveur de la création de cette pièce qui va maintenant rejoindre Paris en passant par la banlieue.

M. Noelle Bordeaux, assistante du metteur en scène, nous a confié le plaisir de Sylvain Maurice de retrouver Albi qu'il avait côtoyé en décembre 1995 à l'occasion d'un stage de formation permanente qu'il avait organisé pour des acteurs albigeois dont les noms reviennent souvent dans notre rubrique et dont nous apprécions le talent.

Sylvain Maurice a le mérite de nous avoir permis d'aborder Lenz, le tourmenté, de façon attrayante. Il a fait revivre cet oubliée de tous dans un théâtre d'aujourd'hui où les acteurs se sont montrés à la hauteur de la gageure... et le public aussi. Les lumières de Philippe Lacombe font partie de la réussite.

Monique Trébosc.

Vendredi 22 mars 1996

THÉÂTRE

Théâtre

LE PRÉCEPTEUR

D'après la pièce de Jakob Lenz avec Jean-Pascal Abribat, Simone Bakhouché, Nadine Berland, Yvan Duruz, Michel Quidu, Désirée Olmi, Catherine Tolosa, Pascal Martin-Granel, Baptiste Rousillon. Mise en scène de Sylvain Maurice. Jusqu'au 19 mai au Théâtre de la Tempête, Cartoucherie, route du Champ-



de-Manoeuvre, 12e.

Le Précepteur, fonction ô combien austère, est incarné par un jeune homme innocent. Il zozote et son allure d'enfant fait davantage penser à un élève qu'à un maître. C'est son père qui l'a poussé à devenir précepteur. Mais voilà qu'il séduit sa première élève. Pris de remords, il se châte et finit par épouser une paysanne. Dramatique n'est-ce pas ? Oui. Mais si le sujet paraît grave, il est traité avec une belle légèreté. On assiste à ce qu'on pourrait appeler une tragédie comique. Le comique et la surprise du sujet proviennent de ce décalage entre l'attitude naïve et naturelle du jeune homme et la gravité des conséquences qu'elle implique dans une société archaïque et stratifiée. La sobriété de la mise en scène, des décors et des costumes (tous noirs), dirigent immanquablement notre regard vers ces visages blanchis par un joli éclairage, visages qui jaillissent d'un fond opaque au-dessus duquel est inscrit en rouge *Le Précepteur*, comme une dénonciation.

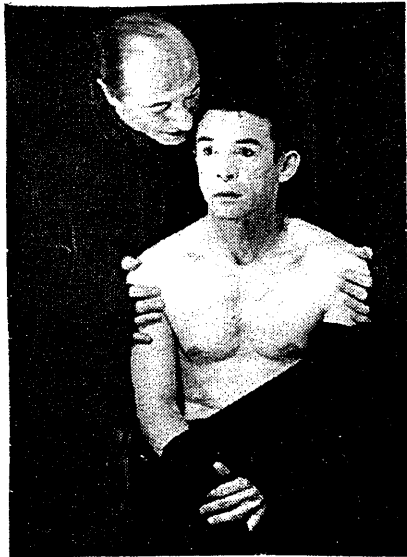
La Terrasse

le mensuel des rendez-vous de la culture

Le précepteur au
Théâtre de la Tempête

ne les rattrape. C'est de cette façon que le jeune Laüffer devient précepteur pour le compte du Commandant Von Berg, Domestique brave et cultivé, menacé de mort pour avoir déshonoré Gustine, la fille du Commandant, Laüffer, pris de remords, se châtre et renonce définitivement au plaisir, sous l'influence d'un maître d'école qui pense que le bonheur est une affaire d'enseignement et de vertu. Mais Laüffer (volubile Michel Quidu), qui a encore assez de désespoir pour séduire, finira tout de même par épouser une jeune et robuste paysanne. Entre ironie, farces de gamin et langue de bois, Sylvain Maurice donne à cette satire sociale un brin de poésie et d'innocence, mais aussi des allures de Grand-Guignol où les enfants, tristes marionnettes qu'on manipule, échappent au pathétisme sous le coup du bâton. Empruntant au genre burlesque les traits de la caricature et le comique des situations, Sylvain Maurice resserre sa mise en scène autour de Laüffer, ce personnage naïf et optimiste à en crever, qui, faute de ne pouvoir trouver sa place, se contentera de celle qu'on lui donne. Avec un montage rythmé de la pièce, qu'il découpe en une série de tableaux et de courtes scènes, Sylvain Maurice - soutenu par la traduction de Jörg Sticken - réalise avec le plus grand sérieux un spectacle humoristique, efficace et cruel.

Valérie Librati



© LE PRÉCEPTEUR

d'après Jacob Lenz, mise en scène Sylvain Maurice

Le chemin de croix d'un fils de pasteur écrasé par son éducation et l'autorité abusive d'une société patriarcale.

Oscar Wilde disait que bien élever ses enfants, c'était surtout les rendre heureux. Ici, on aime à sa manière et on marche à la baguette, selon de vieux principes régis par l'autorité paternelle. Sur cette scène nue et sombre comme un tableau d'écolier, les fils craignent Dieu et sont obéissants, les pères règlent leur avenir et décident de leurs amours. Dans tous les cas, les Grands mangeront les Petits, avant même que le malheur

Jusqu'au 19 mai les mardi et jeudi 19h00, du mercredi au samedi 20h30 et dimanche 16h00 au Théâtre de la Tempête, La Cartoucherie Route du Champ de Manœuvre 75012 Paris. Tél. 43 28 36 36

MAI 1996

Le Précepteur au Théâtre de la Tempête.

Avec une dizaine de pièces dont *Les Soldats*, *Le Précepteur* et *Les Amis* font le philosophe, plus qu'avec son essai *Notes sur le théâtre* Jakob Michael Lenz a marqué la dramaturgie moderne contemporaine. On sait son goût pour la satire, évident dans des écrits appartenant à d'autres genres, perceptible également dans ses œuvres dramatiques derrière les problématiques, les thèmes et une sensibilité qui le font tenir, à juste titre, pour l'une des figures de proue du *Sturm und Drang* (improprement traduit en français par romantique). La mise en théâtre de l'une de ses pièces contraint à s'interroger avec exigence sur le style de la représentation, peut-être plus finement qu'avec d'autres, pour *Le Précepteur* qui est aussi autobiographique : fils de pasteur pauvre, Lenz a exercé cette fonction en Allemagne et jusqu'à Moscou où il meurt seul, sans un sou, une nuit de juin 1782, dans une rue de Moscou.

En arrêtant son choix sur ce texte, Sylvain Maurice réaffirme son goût pour le théâtre de langue allemande et les rapports entre l'individu et la société : il a mis en scène *La Foi, la charité et l'espérance* de Odon von Horvath ou *De l'aube à minuit* de Georg Kaiser. Comme d'autres avant lui, dont Brecht, il ne travaille pas sur l'intégralité du texte. Il a effectué un montage à dessein de cerner le rapport entre les parents et les enfants, en premier celui entre les pères et les fils, biologiques ou spirituels et ce, à partir de Lauffer, le précepteur. Autant que sur les entraves morales et les humiliations récoltées pour fait de pauvreté, le texte attire l'attention sur l'enseignement privé ou public en des termes actuels. En bref, tronqué d'un bon tiers (et d'autant de personnages dont ceux qui borment le périple universitaire de Frédéric) le texte relève d'un agencement, efficace, de courtes séquences s'apparentant à des sketches. La mise en jeu s'inscrit dans une sorte de castelet constitué d'un cadre de scène rouge et or, et de rideaux noirs. À cela correspond le registre de jeu entre le théâtre de marionnettes et le cabaret (on



▲ *Le Précepteur* mise en scène de Sylvain Maurice.

peut penser à Karl Valentin) voire le cinéma muet : refus de toute psychologie au profit de la caricature que servent les maquillages (visages blanchâtres et pommettes rouges) la gestuelle et le rythme. Des ritournelles de valse enchaînent les tableaux avec allégresse.

Le jeu, réglé avec minutie, entraîne un traitement par la causticité et le comique, avec des zestes de grotesque. Wenceslas, le maître d'école évidemment est aussi le pasteur Lauffer (Simon Bakhouché), La Commandante von Berg (Nadine Berland) n'a pas la rigueur morale qu'elle affiche dans les mots et son mari (Yvan Duruz) régit la famille au point de choisir pour ses propres intérêts le Comte Wermuth (Baptiste Roussillon) pour gendre, son frère et conseiller du roi (Pascal Martin-Grel) est plus souple néanmoins ils constituent une galerie de personnages étriqués et dominateurs dont les enfants font les frais. Lauffer (Michel Quidu non dénué de la poésie accordée aux naïfs) est timide, influençable au point que, pour mettre fin aux tourments de la chair et réparer la faute, il s'émascule après avoir engrossé Gustine (la gracieuse Catherine Tolosa) jeune fille bourgeoise élevée dans une ignorance qui nourrit ses rêveries d'amour pour Frédéric (Jean-Pascal Aribat, étudiant un peu niais) puis Lauffer.

Ce traitement, conduit de main de maître, outre qu'il étouffe le texte, réduit considérablement le propos d'autant que les personnages ne subissent aucune évolution. Du coup, on perd des attitudes

des jeunes foncièrement irrespectueuses envers la morale admise d'un côté, alors que la reproduction est censée parachever le mariage, Lauffer, émasculé, et Lise, une fille d'auberge qui a déjà connu des hommes (Désirée Olmi) se marient ; de l'autre, alors que la virginité de l'épouse est tenue pour don et preuve d'amour à l'époux, Frédéric épouse Gustine et reconnaît son enfant. On perd encore la souffrance et les tourments, la dépossession douloureuse de soi, le refoulement honteux des élans et de l'amour qu'entraînent l'oppression religieuse et l'arrivisme dont les parents représentent les efficaces agents.

Le savoir-faire de Sylvain Maurice, directeur d'acteur et metteur en scène maîtrisant le sens du trait, celui de l'équipe, ne font pas de doute. Le spectacle fonctionne bien.

(Photo Eric Derval)

L'AVANT-SCÈNE Théâtre

LE FIGARO

magazine

Le Précepteur

de Jacob Lenz

mise en scène : Sylvain Maurice

Contemporain de Beaumarchais et de Marivaux, Lenz commence à s'imposer en France comme beaucoup d'autres auteurs germaniques injustement méconnus. Cette



pièce, tout à fait représentative de son œuvre, nous conte l'histoire d'un jeune précepteur qui séduit son élève. Soumise ainsi à la moulinette expressionniste de Sylvain Maurice, elle gagne en esthétique ce qu'elle perd en psychologie. Ce travail de théâtre dans le théâtre est indiscutablement réussi. Dans les rôles principaux, Michel Quidu et Nadine Berland sont formidables.

J.-L. J.

*La Tempête, Cartoucherie
de Vincennes (43.74.94.07),
19 h 30 ou 20 h 30.*

4 Mai 1996

FIGAROSCOPE

S E M A I N E D U 8 A U 1 4 M A I

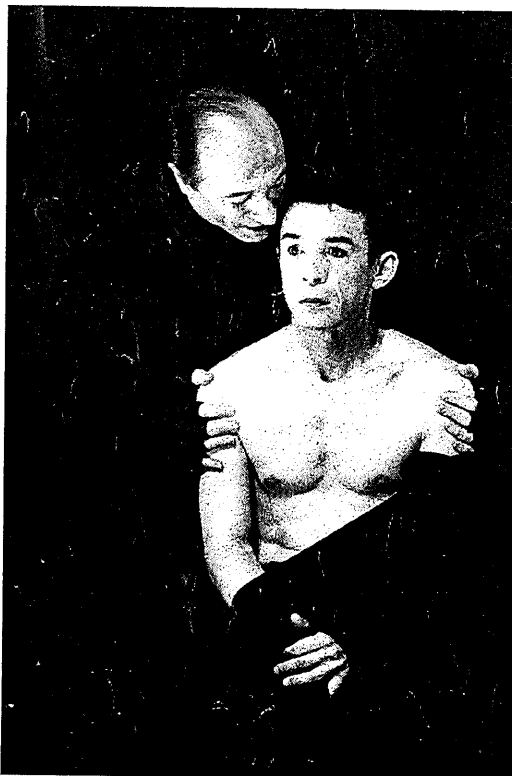
CARTOUCHERIE-THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE. Route du Champ-de-Manceuvre (12^e). M^o Château-de-Vincennes, puis navette Cartoucherie. & Tél 43.28.36.36. Loc 3615 Figaroscope. Prix : 110 F, T R: 80 F T U: 50 F, le mer.

Le Précepteur, de J. Lenz, mise en scène de S. Maurice, avec J.-P. Aribat, S. Bakhouche, N. Berland, M. Quidu, I. Duruz, D. Olmi, C. Tolosa, P. Martin-Granel, B. Roussillon. Soirées : 20 h 30 mer ven sam, 19 h 30 jeu mar. Mat. : 16 h dim. ♦ *La belle pièce de Lenz est mise en scène avec un soin admirable par Sylvain Maurice. On pourra contester son habituel parti-pris, esthétique, distancé, expressionniste, mais non le résultat. Avec de très bon comédiens qui jouent parfaitement le jeu. J.-L.J.*

l'hebdo

de l'actualité sociale

la Vie Ouvrière - CGT



Eric Derval

THÉÂTRE

PARIS / LA TEMPÊTE

Le précepteur

Ce temps est-il révolu où les parents rêvent d'un avenir si grandiose pour leurs enfants qu'ils en arrivent à les rendre névrosés et psychopathes à force de parler en leur nom et de décider à leur place ? Peut-être pas, répond Sylvain Maurice qui adapte et met en scène avec justesse et finesse *Le Précepteur*, une pièce autobiographique de Jakob Lenz écrite en 1772 et pourtant aux résonances si contemporaines. Du fils ou du père, lequel est le plus névrotique dans une société où libertés de penser et d'agir semblent inexorablement étouffées par le poids des conventions ou de la religion qui régissent les rapports humains ? Une peinture de mœurs tragi-comique, que le metteur en scène rend lumineuse grâce à un talentueux travail de précision sur le geste et la lumière. Une pièce de théâtre à multiples facettes, où chaque saynète s'apparente à un coup de pinceau supplémentaire magistralement exécuté par les comédiens de la compagnie Had Hok. Vraiment, un régal des yeux et de l'esprit... Y. L.

La Cartoucherie, Route du Champ-de-Manoeuvre, 75012

Paris. Tél. : (1) 43.28.36.36.

LE NOUVEAU

Politis, l'hebdo

Le Précepteur

Un jour en Livonie, une jeune noble fut séduite par son précepteur et cela fit scandale. Jacob Lenz (1751-1792) partit de ce fait divers et de son expérience — il exerça quelque temps ce métier de domestique cultivé — pour écrire, à 23 ans, cette pièce étonnante, à la fois burlesque et rageusement accusatrice : Lenz y dénonce le préceptorat, qui maintient l'organisation archaïque de la société, et la mainmise des adultes sur les jeunes gens. Ici, le précepteur en vient à se châtrer, après avoir été moralement castré par les interdits sexuels. Dans son adaptation et sa mise en scène, Sylvain Maurice a accentué l'aspect non-linéaire de la pièce, découpée en séquences. Les acteurs jouent comme des pantins articulés, à l'intérieur de petites boîtes : ils ne sont pas des êtres de sang, dotés de psychologie, mais des figures, des *expressions* — on a vu Lenz comme un précurseur de l'expressionnisme. Le résultat est intelligent, vif, réjouissant.

M.-E. A.

Le Précepteur, Théâtre de la Tempête,
Paris XII^e, tél. : 43 28 36 36.
Jusqu'au 19 mai.

Sylvain Maurice, qui connaît bien le domaine allemand et s'est déjà distingué pour avoir mis en scène la saison dernière De l'aube à minuit de Georg Kaiser, confirme ses compétences et ses capacités talentueuses, avec la mise en scène du Précepteur de Jakob Lenz (1751-1792) au théâtre de la Tempête. Jakob Lenz est un grand humaniste; il est mort fou et solitaire à quarante ans, à Léninegrad.

Sylvain Maurice considère Jacob Lenz comme un précurseur de l'expressionnisme allemand, l'ancêtre de Wedekind, Horvath ou Kaiser.

La mise en scène est intéressante parce qu'elle opère de façon scénaristique; le spectacle est une succession de tableaux dans lesquels Sylvain Maurice met en évidence le côté comique et grotesque des personnages de cette société hiérarchisée.

Un précepteur vient dans une famille noble pour s'occuper des enfants. Mais comme ce précepteur est de basse condition, il va apporter le chaos. Il sera lui-même brisé puisque, après avoir séduit la fille de la maison, il se castré ensuite... Ce jeune précepteur ne peut pas s'accomplir, ne peut pas révéler ses sentiments, laisser aller son désir.

Lenz montre donc une société qui domine l'homme. Dans le même temps, Lenz montre aussi la castration de la femme par l'homme, car c'est une société de mâles qui vieillissent à ce que les hommes se transmettent le pouvoir. La femme n'est là que pour le décor : elle est bienfaitrice et jolie. C'est le seul lot qui lui est donné.

Sylvain Maurice dénonce cette société figée dans sa mise en scène : on rit beaucoup; mais en même temps on réfléchit sur le côté tragique.

C'est un véritable moment de bonheur théâtral.

Véronique Hotte

Lundi 15 avril 1996